

EN LISANT MICHÈLE FINCK¹

C'est en lisant Michèle Finck que je l'ai rencontrée pour la première fois. Dans un livre trouvée. Sur une étagère de Nancy, presque au hasard, je l'ai feuilletée comme l'on épépine une perle à la plume, grain à grain. En 2004. Elle parlait de danse et de poésie.

Plus tard, je suis à Berlin. Je veux écrire sur la danse et la poésie. J'ai les feuillets de Michèle Finck à la main, photo-volés, qui dessinent et le point-d'origine du projet et le signe de sa possibilité. Qui motivent ce que j'apprends à faire : écrire, à même l'épreuve de la commotion artistique. Parler à partir de l'expérience traversée, d'un geste, d'un mot, d'un mouvement d'air qui nous aura touchés. Transformés.

Naïvement, je crois à cette époque que les livres qui parlent sont le don des morts. Internet vient d'entrer dans ma chambre de Kreuzberg : j'entre Michèle Finck dans la barre de recherche et découvre que celle que je lis est bien vivante, de l'autre côté du Rhin, à Strasbourg. Joie immense. Je lui écris, elle me répond. Je lui écris, elle me répond encore et me conseille d'aller poursuivre mes études à Paris. Je ne l'écoute pas : j'irai quelques mois plus tard rejoindre Strasbourg, Michèle Finck et le cheminement d'une thèse sous sa tutelle.

Denken, danken. Remercier celle qui m'aura permis de penser et de formuler librement un jour les choses à dire. Comment ?

Il suffit parfois d'une lettre, de lettres qui s'échangent, aujourd'hui dans la distance qui nous séparent de Nice à Strasbourg. Ni l'une ni l'autre bavardes. Mais l'une et l'autre peut-être complices d'un certain silence – celui du senti de la langue quand elle lance ses lignes pour attraper l'essentiel qui fuit. Il n'y a qu'une voyelle qui se retourne, que du temps qui pleut entre nos doigts, cul par-dessus tête, pour ouvrir aujourd'hui quelques pages d'hommage, de femmage, de re-co-naissance discrète, profonde toutefois, jusqu'à celle qui aura donné chance et confiance, voix aussi aux commerces des êtres avec les œuvres qui les soutiennent.

Comment dire *wir danken dir* à celle qui n'aura cessé de traduire le babel des langues, maternelle, paternelle, germaine, universelle, langues pour l'ouïe et le regard, langues qui claquent parfois, balbutient souvent, devant le muet qui ne se traduit ?

¹ *Note de Patrick Née.* Ce texte d'Alice Godfroy aurait dû paraître dans le numéro d'hommage à Michèle Finck de la revue *Nu(e)*, que j'ai dirigé, mis en ligne sur *Poezibao* le 15 mai 2019. Parvenu à temps lors de la composition du numéro, il a fait l'objet d'un regrettable oubli, que sa parution concomitante sur le même site voudrait, dans toute la mesure du possible, tenter de réparer.

Comme elle peut-être, faire ses exercices : laisser les manteaux au vestiaire. Se placer face à face, une œuvre bien devant soi, s'approcher, reculer, trouver la bonne distance. S'immobiliser un bout de temps sans rien attendre de spécial. Toujours laisser l'initiative à l'œuvre. S'immobiliser pour creuser en soi une caisse de résonances, large comme un puits, et laisser la pièce d'art y goûter lentement. Dès qu'elle commence à infuser en soi, sauter à pieds joints dans la relation et entrer en contact physique avec : c'est la danse des co-motions esthétiques. Se laissée touchée, traversée, transportée. Écouter avec sa peau, répondre de tout son corps. Respirer toujours bien profondément. Encaisser les chocs et tenter de les transformer en mouvements de langue. Ne rien lâcher tout en détendant les cordes vocales, de sorte que les bruissements d'air du moindre affect trouve à expirer en précipités verbaux. Inspirer largement. Payer l'inarticulé de mots. Écrire enfin l'expérience d'une telle rencontre. Puis remercier son partenaire, remettre ses chaussures et sortir.

J'aime à imaginer que Michèle Finck a pratiqué de telles gammes pour faire parler dans sa langue les morceaux d'art qui auront dansé avec elle – qu'ils fussent de musique, de peinture, de cinéma, de poésie ou de danse. Un sport de chambre pour communier avec ses hôtes, toutes ces altérités qui l'habitent, la font, la défont, et signalent peut-être l'une des singularités de son écriture : écrire comme l'on rend hommage à celles et ceux qui nous aurons touchés.

À mon tour : écrire pour cela, comme cela, dans la fidélité d'un parcours qui ne veut pas discourir sur Michèle Finck, mais m'entretenir avec elle depuis la rencontre de sa poésie. Prendre la leçon au pied de la lettre et, au risque de mal mimer, s'offrir *a minima* le plaisir d'un jeu dans l'abyme.

C'est en lisant Michèle Finck que je désire écrire à mon tour, son œuvre bien devant moi, en osant ce qu'en dix ans je n'aurai pas osé mais que le glissement des lettres aura fini, de *denken* à *danken*, d'éprouvée en éprouvée, par renverser dans un partage d'intimités : dire tu, Michèle, enfin et pour commencer.

*

Tu as mis en grosses lettres trois mots pour titre qui, contrairement à tes derniers recueils, n'appellent aucune musique. Mais sonnent comme un programme. Peut-être seulement une découverte, arrachée dans la douleur aux duretés de l'intime, qui puisse servir à d'autres, à tous ces *interlocuteurs lointains* qui pourraient s'y reconnaître, en dégager des leçons et une voie.

Connaissance par les larmes

Connaître par les larmes, comme Henri Michaux l'avait fait plus d'un demi-siècle plus tôt par les gouffres, pour dire la valeur heuristique de corps devenus expérimentaux, comme malgré eux, sous le poids de grandes épreuves qui auront fini par brouter le 'normal', le désertifiant, et déporter aux confins de l'expérience humaine. De ce qui d'elle, aux franges de son enclos, peut encore se soutenir.

La souffrance enseigne. C'est une première bannière. Mais l'*enseignement* ne devient éclairant que lorsqu'il se transforme et nous oblige – à faire le saut sublime d'un bord de soi à l'autre, d'une expérience de vie à sa *reconfiguration* plus ou moins monstrueuse. Il ne suffit pas de souffrir, donc. Il ne peut s'agir ici que d'un point de départ.

*

2017. Faux départ. Ma première échographie m'apprend que je suis enceinte de deux mois d'un presque rien, une coquille vide, un espoir clair à faire dégorger.
« Il faut prendre ce traitement ». Échec. « Il faut cureter ». « Il faut recureter ». Échec, échec. Je deviens une longue contraction utérine, longue de dix jours. « Il faut savoir que la douleur est psychologique ». Mensonge, erreur. La douleur est un forêt qui me déboise, et embrase la moelle épinière jusqu'en haut. Douleur rend fou.
Il fou quoi ? Il fallut surtout avaler ses larmes et changer de médecin.
Et accepter de n'apprendre rien
que la violence d'une blouse blanche, de ses mots et de ses méthodes.

2018. Jour de Pâques. Une liane où se pendre, un lit où se jeter, un oreiller où frapper rythmiquement sa tête qui déborde de spasmes.
Il y a un peu du sang aussi, autour de moi, mais pas de blouses blanches, pas d'appareils, pas de substances pour endormir la douleur qui se joue ici. Je veux apprendre du passage de l'espèce en moi, être là pour témoigner de sa force archaïque. Je veux sentir comment l'on donne naissance.

Je ne vis toutefois que les mers s'écarter
terribles splendides
pour laisser passage, comme sans moi, à ce qui demandait de l'air et de la gravité.
Par nécessité, comme tous ces autres avant elle,
dans l'écume d'un avant violemment chassé par l'après,
aura bondi au monde Jeanne. Et moi avec elle, d'un bord à l'autre
avec des larmes
de joie sucrée
Mater mimosa
Mater sine dolore

*

Connaissance par les larmes trace une voie pour s'en sortir. Mieux je crois : pour trouver le salut dans l'immanence du ciel, de la mer et des arts. À hauteur d'hommes, tu te places dans la chaîne des sœurs et des frères humains et tu trouves ce qui les relie à partir de la plus petite trace du vivant, de celle que l'on émet sans volonté, quand il n'y a plus ni mots ni gestes pour porter le présent, à moins qu'il ne s'agisse plus véritablement de ce qui les articule *a minima*, mi-mots mi-gestes, proto-signes : des larmes. Qui parlent et nous parlent, comme elles nous touchent. Et qui pourtant, dans leur transparence, n'épèlent rien qu'un mouvement, que le mouvement d'un dire qui se cherche. Les larmes sont comme les noms propres : elles ne signifient rien *a priori*, pas plus la joie que la douleur, la beauté que son absence, elles signent en revanche le mouvement d'apparaître d'un événement mi-dedans mi-dehors. Comme la lumière, elles sont le médium qui éclaire notre commerce silencieux avec les êtres, les choses, les œuvres. Comme l'art, par les mots de Klee, elles rendent visible l'immense invisible. C'est en miroitant l'informe qu'elles contiennent que tu tournes ces larmes dans ton recueil, comme une Clef poétique – pour faire apparaître des figures (la même, les Pleureuses, la *mater dolorosa*), dire le paysage (petites mers salées), boire l'amer et le doux (*lacrima christi*, eau-de-vie). Et que ces petites matrices te prêtent plus encore leur frêle matérialité pour désigner *cette émotion appelée poésie*, leur trajectoire aussi en nous, qui suit la courbe de tout désir – larmes qui montent aux yeux, naissant dans l'étrécissement de la zone thoracique, serrant à leur passage les cordes du larynx et devenant trains d'ondes, chaudes, picotantes, courant sous le derme du crâne jusqu'à venir mouiller la cornée, larmes qui naissent puis larmes qui tombent, après avoir mûries à la commissure des yeux, qui rencontrent alors pour la première fois la gravité, roulent sur les joues, se frayent une rigole, se détachent du menton, allant alimenter au compte-goutte les nappes phréatiques de nos âmes. Montée lente et irrépressible d'une intensité qui cherche à s'éclater, chute soudaine d'un débord qui s'entête à rejoindre l'homéostasie de la terre. Phénoménologie des larmes. Naissance des larmes. Vagues-poèmes.

Mais si les larmes sont une clef qui donne forme, goût et sens à ton poème, et miment la tectonique de ton écriture, c'est au fond à travers elles une autre expérience qui se dit, et qui donne à ce recueil les dimensions du monde. Une expérience de l'impersonnel, pythique sous certains aspects, par quoi le *sensorium* d'une seule se laisse traverser par la douleur de tous, et de tous ceux qui, auparavant, en ont fait des traductions d'art. Je pense à ce que Marguerite Duras fait dire à Anne-Marie Stretter : « Il faut bien que quelqu'un pleure. C'est comme si c'était moi. » C'est comme si c'était toi, la sismographe de nos larmes.

*

Faire pleurer le monde
des larmes que la mer donne, puis retire en jusant
de celles qu'un morceau – de musique, de peinture, de cinéma –
fait enfler entre les plis de l'âme
jusqu'à éclatement dans les cordes

Les heures courent ce matin. Elle ne réclame rien. Étrange. Pas faim.
Les seins eux appellent
durs de lait
qu'on tire un trait d'eux qui les allège.
Et toujours cette paix, cette bouche close et ses yeux qui écoutent.
Son père jouer de la musique. Traits d'yeux.
Rassasiés de sons. Musique repaît.

Nous tétons le monde en quête d'autres nourritures.

*

Je lis *Connaissance par les larmes* comme un parcours initiatique, qui relève moins de l'exercice d'écriture que de l'épreuve d'une vie reprenant ses failles pour leur donner chemins respirables, sublimes. Une poésie ancrée, située, extrêmement située parfois – avec cette ouverture sur l'intime qui, dans un premier élan, eût pu me retrancher derrière une ligne de pudeur mais me prit la main, très vite, pour contempler les hauteurs auxquelles abouche le très-personnel quand il devient support d'universalité. Je me suis alors laissée *située* d'un amer biographique à l'autre, emboîtant tes pas avec cette juste distance, cette sympathie qui lit sous le point l'étendue qui s'en déplie, et qui m'aura menée à d'étonnants paysages que je pouvais faire miens. Étonnantes confluences sorties de ta bouche en forme de destins croisés.

Un premier écho tisse un réseau géographique dans le hasard duquel je me reconnais. Entre l'Alsace que j'ai quittée et la Méditerranée qui m'a appelée, la cathédrale de Strasbourg qui lance sa flèche *sursum corda* à travers les vitraux de l'*Heimweh* et l'horizontalité de la mer qui immensifie les aplats de couleur vierge. D'un monde debout à un monde couché, c'est une bascule gravitaire, atmosphérique aussi, esthétique enfin, que tu opères pour trouver là-bas pour toi, ici pour moi, les ressources d'une résurrection par paysages interposés. Bougainvilliers, eucalyptus, lauriers roses, cyprès, mouettes et martinets – la liste des figurants campe une scène à l'entrée des deux principaux protagonistes : hymne à la lumière, théâtre de la mer. La lumière comme unique architecture de ce sud azuré, la mer comme substrat mélodique et rythmique, utopie de toute musique, de toute poésie, avec ses flux et reflux, sa scansion, sa psalmodie et son silence.

D'autres échos, biographiques, apparemment plus discrets, me lient à ton œuvre : telle la naissance de ma fille survenue au moment où je lisais la renaissance tapie dans ton recueil, telle la tragédie qui est à l'initiale de ce dernier et que nous vivions en minuscule durant les premiers mois de Jeanne, elle comme toi, sans commune mesure toutefois, privées de larmes.

Ces résonances mêlées m'auront encouragé à faire ici ce que je m'étais toujours interdit : mordre dans le biographique jusqu'à ce qu'il jute son impersonnel.

*

Georges Brassens
Jeanne

Nommer. Le trois fois rien des existences de l'ombre. La beauté de qui n'a rien qu'un nom sans histoire, et une table pour écrire les savoirs analphabètes de l'amour. La Jeanne pour dire le commun du nom. Chez Jeanne, une adresse sans porte. La bouche s'ouvre traîne son filet d'air noué. A dans le E. Imprononçable. *Glissendo*. La voix tremble fait monter les larmes aux yeux des sons. Toute entière dans quelques lettres. La grâce du chiche se paye de mots mineurs. *Tu n'as pas trouvé d'enfants. A quoi bon ?*
« Quand elle est mère universelle
Quand tous les enfants de la terre
De la mer et du ciel sont à elle »
Enfants d'âme que l'on fait dans le dos de l'espèce. Tu trouves les mots qui feront grandir n'importe qui n'importe quand. Tes doigts, des choux.

*

Faire de la faille une force, et de tes poèmes une œuvre lumineuse qui pousse sur une terre noire. Traversée d'une lumière qui point à même les noirceurs de l'outre-tombe, comme s'il fallait en passer par là pour faire peau neuve, se fondre définitivement dans l'écriture et la laisser irradier l'éclair d'une conversion. Je parcours tes pages comme le récit d'une revenante. Revenant, comme le fut cet autre poète – Joë Bousquet – frappé d'une balle à la nuque dans le carnage de la première guerre mondiale, paralysé, alité à partir de ses vingt ans, et faisant de l'écriture une planche de salut. Bousquet : « Les larmes étaient en lui la présence d'un être insaisissable et qui était seul à frauder l'immobilité où il vivait figé. Les larmes sont un autre être au cœur d'enfant qui n'a pu prendre notre place. » Môme des larmes, poignantes comme des sabres à travers les âges de la vie, et qui nous rappellent l'infra-danse têtue, les mouvements du dedans qui continuent de nous animer quand le corps nous déserte. C'est depuis ces plis imperceptibles de l'être que l'on peut revenir, que tu reviens : nouvelle. Journal de Phoenix. Poésie ne réfléchit rien. Elle panse.

Ta poésie opère une physique des larmes qui, au-delà de leur miroitement sémantique, délivre un potentiel doublement dynamique. Loi de la chute pour ces petits corps graves : précipités de larmes, qui tombent comme le murmure du Chœur, en colonne toute droite, comme une goutte (de vérité ?) tombant – sous le sens. Loi de la cristallisation pour ces petites masses d'eau : précipitation des larmes en neige comme d'autres avant rêvaient que le plomb devienne or. Opération de transmutation, mais une alchimie qui ne brille plus, une alchimie ouatée qui avance vers Celle-qui-neige, qui floconne les mots, les densifie et les agence thermiquement jusqu'à ce qu'ils prennent, corps, danse. Et fasse monde, dit Celan : « *Welt, ein Tausendkristall.* »

*

Chœur
(Mains presque se touchant)

Aux
Gestes

Qui
Réparent
Dédier
Une
Kinéthèque
Des
Larmes

*

Orfèvrerie de l'articulation. Te lire, c'est entrer dans un espace sonore, fin, sculpté à même la genèse du dire, de ce vouloir dire qui s'obstine dans son couloir obscur quand le mot ne se sépare pas encore du lieu de sa provenance, balbutiante. Et toujours ce soin porté à l'inséparabilité du dicible, de l'audible ou du visible et, en eux, à la façon dont émergent les *articuli* du sensible, grumeaux en travers de la gorge, bruts souvent, râpants quelquefois, mais toujours coulants les uns dans les autres le long de la catastrophe incessante du temps.

Comment dire ?

Tu réponds en creusant des souterrains qui soutiennent secrètement la lecture, qui agissent sur le lecteur sans qu'il en prenne directement conscience. Je pense notamment à cette poétique de l'espace qui innerve les poèmes et très souvent écarte les grappes de mots. Tu écris « À l'intervalle », tu le remercies d'être cet entre-deux de neige, quand le blanc bruit d'infra-sons et de presque mots. Place octroyée à l'écume des mots ? Temps de latence pour le spasme des pleurs ? Espace pour le souffle ? Le reprendre et claudiquer ton phrasé ? Espace pour le geste ? Ouverture espacifiante, ou écluse d'un canal scriptural bouché ? Quel que soit le sens du blanc, l'effraction de ces écarts dans le corps du texte suspend la transitivité de ta parole et invite à une pratique de rétention du sens, comme du souffle, qui engendre un rythme singulier et réintroduit l'expérience d'une spatialité à l'endroit où la ponctuation la mange tout bonnement, toute contente de seulement la signifier.

Ce gain d'espace éprouvé, c'est aussi peut-être ce qu'il faut ménager pour accueillir d'autres résonances souterraines – celles des métamorphoses qui se jouent en deçà comme à même le dit. Je pense ici à cette poétique de la consonance qui travaille l'oreille plutôt que l'œil, et tient l'ensemble des poèmes dans des filets de sons glissant les uns dans les autres. L'anagramme-maître, par quoi LARME et LA MER ne font qu'échanger leurs lettres, ouvre une série de mots-clefs – ARME (blanche), AIMER, *MATER* (*stabat*), LARGE – qui, au prix de petites entorses, participent d'une même dérivation sémantique et miment, littéralement, la possibilité d'une reconfiguration du réel. Similaires, ces mots qui avancent par deux et jouent du moindre écart phonique pour créer, dans le filigrane de l'œuvre, un réseau d'assonances : FILLE/FAILLE, TRAIRE/TAIRE, MOT/MORT, LITTÉRATURE/LUTTE-ET-RATURE, PÉTRIR/PÉRIR... Consonances d'un monde poétique qui ne procède plus que par transfigurations.

*

Naître sans larmes
comme s'il fallait que les yeux voient d'abord
puis murent ce qui lavera le vu.
Chaque jour enfoncer son doigt dans la cavité où prend naissance la commissure des paupières
à la pointe des ailes du nez
appuyer
et maintenir la pression. Et l'étaler le long de la crête
entre le mou et le dur, le peigne des cils très doux et l'os déjà saillant de l'orbite oculaire
plusieurs fois recommencer.
Jeanne se laisse faire mais n'y peut : canal lacrymal bouché
depuis la naissance.

Ralentissement.
à l'écluse du dehors. Dignes se touchent. Sécheresse.

Avant que de rendre au jour l'invisible danse émotionnelle du dedans,
avant que de dire à l'autre, sans mot dire,
le débord en soi de la douleur, de la joie,
de baver l'alphabet des affects, ou de parler la langue des maladies, vivant recluses derrière des écrans
fumés,
les larmes sont simples gouttes d'eau
qui lavent les globes terrestres
et en balayent les croûtes

Lux ! mais jaune pue à la longue.

Cesser de conjuguer le jour au mode conjonctif. Je cherche avec mes doigts à clarifier
ce qui fait obstruction
au dossier des sécrétions qui vont de soi à l'autre. Je voudrais
avoir pouvoir, te rendre sauf, conduit étroit, et sans incise. Mais
je ne produis rien qu'un son de paille. Je pianote des culs-de-sac.

Tes yeux collés

Peut-on masser des yeux ? Non, car le monde s'en charge.
Des sous-yeux, comme l'on parcourt l'orée d'un sous-bois ? À peine.
Perdue.
Il reste un rituel pour caresser l'espoir. Un agencement de gestes propitiatoires
qui appellent une faveur aux portes de l'être.
Prière aux larmes.

Enfiler des larmes par le chas du jour,
pleurer celles d'une autre qui ne viennent pas
pourtant là. Bloquées seulement, elles vrillent vers le dedans
comme le regard du poète
nur zurückgeschraubt invaginé ravalé
avec un goût de sel.

Tes yeux collés. Croûtes de poussières atmosphériques.
Voir n'est transparence que pour celle qui sait pleurer.
Les Sans-larmes doivent faire avec
les miasmes, boire l'air non potable, endurer son épaisseur.
Elles savent, physiquement savent, que l'air est le médium du visible. Elles ont appris :
voir l'acte du regard
à s'en brûler les yeux

Il est douloureux de voir au-delà
du visible ce qui rend visible

Co-naître avec
celles-qui-pleurent-dedans

Je reste collée à vos yeux de voyantes

*

À toi, Michèle, qui tiens tête au néant.
Je regarde la mer aujourd'hui. Elle contient toutes tes larmes
Et me dit qu'il y a de l'espoir.